This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA CHASSE

AUX

MOUCHES D'OR

PAR

JOSÉPHIN SOULARY

LYON

N. SCHEURING, ÉDITEUR

—

M DCCC LXXVI

2.50

2840
109

LA CHASSE AUX MOUCHES D'OR

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

LYON. — IMPRIMERIE ALF. LOUIS PERRIN & MARINET.

ARMBRUSTER

Soulary, Joseph Marie, called Josephin

LA CHASSE

AUX

MOUCHES D'OR

PAR

JOSEPHIN SOULARY

LYON

N. SCHEURING, ÉDITEUR

—

M DCCC LXXVI

A E. P.

J'avais au vent jeté ma plume;
Tu l'as remise entre mes doigts;
En t'offrant cet humble volume,
Je te rends ce que je te dois.

J. S.

9-15-20

Prof Thieme

I.

AVIS AU LECTEUR.

PAR ces temps déſolés d'averſes continues,
Le *Sagittaire* a mis ſes flèches à couvert,
Et, captif comme vous, frères en ſaint Hubert,
J'ai chaſſé, dans ma chambre, aux viſions cornues.

De mon léger butin le don vous eſt offert;
C'eſt un ſalmis riſqué de choſes ſaugrenues;
L'Amour même s'y voit, — phénix tombé des nues
Qui ſerait mieux le fait d'un braconnier plus vert.

Mais vous ſavez : hâbleur & chaſſeur, c'eſt tout comme.
N'allez pas prendre au mot ces beaux exploits qu'on nomm
Affût à la raiſon, Battue au ſentiment;

Tout eſt feint. — Le poète eſt un dieu qui s'abdique
Pour complaire à vos goûts : vous l'aimez quand il ment,
Vous ne le croiriez pas s'il était véridique.

1er novembre 1875.

II.

OUVERTURE.

MA lyre eſt un crayon de deux ſous, — n'en déplaiſe
Aux archanges pinceurs de luths harmonieux.
J'aime à le voir courir, libre & capricieux,
Au gré de ſon humeur, après quelque antithèſe.

Dans ces jeux d'aventure où mon cerveau s'apaiſe,
L'imprévu fait ſurgir mille traits curieux
Que je fixe au papier, tantôt mal, tantôt mieux,
Sans nul art, & ſelon l'heure bonne ou mauvaiſe.

L'Éternel, j'imagine, un jour de nonchaloir,
Avec les éléments jouant ſans le vouloir,
Créa l'homme au haſard, comme moi ce poème.

S'il y regarde, il doit ſe dire par inſtant :
« Dieu ! que c'eſt laid ! mais, bah ! qu'il vive tout de même ! »
— Je n'ai guère fait pire, & j'en dis tout autant.

LA BATTUE

AU SENTIMENT

La tendresse est le repos de la passion.

—

Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours.

(J. JOUBERT. — *Pensées.*)

III.

LE SPHINX.

L'ARC au poing, j'affrontais la forêt qui recèle
Tant de meurtres humains, sourds & mystérieux,
Quand m'apparut, couché dans la pose des Dieux,
Le Sphinx-Amour, moitié lion, moitié pucelle.

« — Monstre aux ongles aigus, à la douce mamelle,
Propose ton énigme à d'autres curieux;
Pour moi, j'accours venger les mânes des aïeux! »
— Et j'allai droit à Lui, les yeux fixés sur Elle.

L'arc bandé, d'un bras ſûr j'ajuſte l'aſſaſſin,
Et voici : le dard ſiffle, &, trouant le beau ſein,
Juſqu'à moi fait jaillir l'écume purpurine.

Elle, y portant la lèvre : « — *Enfant, tu viſais bien!*
Mais le fer enchanté s'eſt trompé de poitrine,
Et le ſang que je bois, regarde, c'eſt le tien! »

IV.

TROP TARD!

AUSSITOT qu'un être nouveau
S'éveille à la lumière humaine,
Deux ſervants, l'Amour & la Haine,
Portent la main ſur ſon berceau.

Le mien n'eut pas ce double ſceau;
Depuis mon aurore lointaine,
Chaque jour qui luit me ramène
Sous les coups du méchant bourreau.

A son implacable colère,
Génie au pouvoir tutélaire,
M'avez-vous donc abandonné?

« — Moi? répond l'ange à tête blonde,
Je n'ai qu'un tort: c'est d'être né
Bien après ta venue au monde. »

V.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SEULS gardiens d'un vieux temple où le culte s'oublie,
Les deux arbres, ſacrés par de pieux récits,
Qui furent autrefois Philémon & Baucis,
Se penchent l'un vers l'autre avec mélancolie.

Quand l'amoureuſe Nuit, de beaux ſonges remplie,
Fait voyager les Dieux dans les airs obſcurcis,
Les cœurs empriſonnés ſous ces rameaux durcis
Exhalent cette plainte au ſouffle qui les plie :

« Voir, inertes témoins, gens & choſes paſſer,
Et, ſe ſentant ſi près, ne pouvoir s'embraſſer,
Eſt-il, ô Jupiter ! un plus noir maléfice ?

Que réſerve aux méchants ton cruel bon plaiſir,
Si tu gardes aux doux cet infernal ſupplice :
L'amour éterniſé dans l'impuiſſant déſir ? »

VI.

LES ASSISES DE L'AME.

LE cœur m'excuſe en vain : t'aimer était un mal !
Je l'allais oublier, mais le remords m'éclaire.
Ma conſcience en deuil vient d'évoquer l'affaire
Au huis-clos redouté de ſon noir Tribunal.

Là, ſiégent trois pouvoirs en conflit ordinaire :
Un grave accuſateur au timbre ſépulcral,
Un défenſeur d'office aſſez ſentimental,
Un juge ſans appel, ſouvent viſionnaire.

La cauſe eſt expoſée, & le juge s'endort.
Mon défenſeur aux vents jette ſa plaidoirie,
Et moi, pauvret, je tremble, incertain de mon ſort.

Mais voici qu'au moment où l'accuſateur crie :
« Point de pitié ! ce crime a mérité la mort ! »
Le juge ſe réveille, & dit : « Qu'on les marie ! »

VII.

VERBA VOLANT.

LA bouche aux ſerments s'ouvre en vain,
C'eſt en extaſe qu'on adore ;
Tel beau tranſport s'eſt cru ſans fin
Qui dans un baiſer s'évapore.

Crois au déſir qui me dévore,
Soif d'étrange & de ſurhumain,
Renaiſſant, plus ardente encore
Des mille ivreſſes de ton ſein.

Le cœur eſt fort ; la chair ſe laſſe.
Quand tous nos ſens demandent grâce,
Lui s'éveille, & crie : « à mon tour ! »

Ainſi paſſant de l'acte au rêve,
Je t'entretiens en moi ſans trêve,
Folie auguſte de l'amour !

VIII.

CONTRE FORTUNE...

EPRIS d'indépendance, & de près enchaîné,
Un jour, il s'était dit: « puisque la plainte est vaine
Faisons mieux; prouvons-nous, s'il se peut, que la chaîne
Est douce, & que la geôle est un lieu fortuné. »

Alors, il vous chanta d'un ton passionné,
Sage Hymen, Dieu grondeur de la Vertu hautaine,
Et vous, chastes ébats tempérés de migraine,
Et toi, Devoir jaloux à ton ombre obstiné.

Ce menſonge, il l'a cru, — n'allez pas en ſourire, —
Il l'a cru, tout le temps qu'il a mis à l'écrire ;
Mais le moment d'après, il n'en croyait plus rien.

Hélas ! nul ne t'a pris au ſérieux, poète !
Et celle qui, t'aimant ſans contrat, t'aimait bien,
A puni ſur ton cœur cet écart de ta tête.

IX.

PAGE INTIME.

QU'ILS chantent leur ſecret, les oiſeaux roucouleurs!
Ton amour n'aura vu, ſur ſa chère bleſſure,
Ni bouche venimeuſe eſſayer ſa morſure,
Ni banale pitié ſemer ſes fades fleurs.

C'eſt aſſez qu'une autre âme en garde la meſure,
Et que l'œil qui voit tout en ait compté les pleurs.
S'il fut coupable ou non, Dieu le ſait; ſes douleurs
L'ont abſous du remords autant que de l'injure.

Mais quoi donc ! au mépris des feux les plus touchants,
Ton nom ne vivrait pas, douce femme, en des chants
Où se peuvent mirer tant d'autres, moins aimées ?

Livre aux flammes ces jeux d'un caprice moqueur,
Et tu verras surgir, de leurs vaines fumées,
Cette page discrète où j'embaume ton cœur.

X.

PLAISIR MÊLE.

A MON AMI J. B.

PUISQUE tu vas quitter notre ſol bas & triſte
Pour ces lieux où l'air libre élargit les poumons,
Où tout eſt haut & fier, les âmes & les monts,
Ami, je te confie une aimable touriſte.

Tu le connais, ce cœur d'amoureuſe & d'artiſte;
Son abſence me livre au plus ſot des démons;
Mais c'eſt chérir pour lui l'être que nous aimons,
Qu'ouvrir à ſon eſſor notre bras égoïſte.

Il faut qu'en ſon plaiſir elle compte le mien ;
Je garderai pour moi la peine qui s'y mêle.
Dis-lui donc mon bonheur : mon ſouci, n'en dis rien.

Quand elle reviendra frapper au nid fidèle,
Je veux cacher ma joie, & la tromper ſi bien
Qu'elle ne ſaura pas que j'ai pleuré loin d'elle.

XI.

SUR LE BEAU LAC.

(IMPRESSIONS D'UNE TOURISTE.)

SUR le beau lac, rayé par la barque rapide,
Où l'aller eſt joyeux, où le retour eſt ſûr,
Dieu! qu'on eſt bien, bercée entre le double azur
Du flot éblouiſſant & de l'éther limpide!

La Vie eſt en amour! tout eſt beau! tout eſt pur!
L'extaſe emplit mon ſein, ma paupière eſt humide,
Et je me ſens pareille à cet oiſeau timide
Qui s'eſt, au grand ſoleil, griſé de raiſin mûr.

Ah! lui, s'il était là! comme il ferait éclore,
Dans sa splendeur naïve, & plus vivante encore,
La pensée endormie en mes sens enchantés!

Mais seule, j'accomplis la course aventureuse,
Et l'ami de mon cœur n'est pas à mes côtés:
O mon âme! tiens bon! défend-toi d'être heureuse!

XII.

LA ROUTE OU VONT TES PAS.

LA route où vont tes pas, les miens l'avaient tracée.
Malgré le ciel en fête & le charme du lieu,
J'y passais, contristé de ton dernier adieu,
Et mon front se courbait, chargé de ta pensée.

Je vois encore, au pied d'une cime élancée
Où l'on pourrait tenter l'escalade de Dieu,
Un petit sentier vert, cotoyant ce lac bleu
Dont il est doux de faire, à deux, la traversée.

Une fleur était là, qui tout bas m'a parlé :
« Je suis le memento *de l'Amour exilé ! »*
Je l'embrassai trois fois pour toi, deux fois pour elle.

Peut-être au même endroit t'attend la fleur fidèle ;
Reprends-lui mes baisers, ou met les tiens sur eux,
Mais, laisse-la fleurir pour d'autres amoureux.

XIII.

PAR UN DE CES MATINS.

PAR un de ces matins où, des monts aux ravines,
Circule, tout chargé d'enivrante ſenteur,
Ce ſouffle du printemps, dont la tiède moiteur
Entr'ouvre, mieux qu'un fer, le ſol & les poitrines,

Nous marchions, elle & moi, le long des aubépines,
Heureux, ſentant venir ta bénigne chaleur
De nous plus que des cieux, ô ſoleil enjoleur
Qui n'es qu'un aſtre mort pour les âmes chagrines!

Elle embraſſait la fleur, l'épi, l'arbre muet,
Hélait l'écho, muſait aux buiſſons, ſaluait
L'inſecte, & diſait : « frère » à l'oiſeau qui s'envole.

Je la regardais faire, & j'étais ſi content,
Que ſans la peur de voir ceſſer la chère folle,
Moi, l'homme ſérieux, j'en aurais fait autant.

XIV.

DUO D'OISEAUX.

L'HIRONDELLE a dit : « L'homme est rajeuni
Quand il me revoit croisant sur la plaine ;
Courrière d'avril, ma gaîté ramène
La prière à l'âme & les chants au nid. »

« Malgré vents & flots, l'instinct du banni
Dirige à coup sûr ma course lointaine.
Je suis l'Espérance, aile de la Peine,
Et je suis la Foi, sens de l'Infini. »

L'alouette a dit : « Ma part eſt meilleure ;
Tu viens ? j'étais là ; tu fuis ? je demeure ;
Souffrance & travail ſont charmés par moi. »

« Car je ſuis l'Amour, ivreſſe & martyre,
Et quand le ſoleil de mon cœur m'attire,
Je monte vers lui, bien plus haut que toi. »

XV.

JE VOUDRAIS CONSERVER SES TRAITS.

JE voudrais conſerver ſes traits ; mais le modèle
A beau ſe préſenter ſous maint aſpect friand,
Je puis non plus fixer ce Protée ondoyant
Qu'on ne ſaurait ſaiſir, au vol, une hirondelle.

Vainement je la fais charmante : elle eſt plus belle !
Je lui donne l'air doux : le ſien eſt plus riant !
Vingt fois, j'ai tout repris, complice impatient
D'un art qui la trahit tout en s'inſpirant d'elle.

De dépit, à la fin, j'arrache & foule aux pieds
L'ébauche de malheur ; puis, triste, je m'assieds
Devant le cadre vide où sa place est laissée.

Soudain, tout s'y compose ; en suaves accords
La ligne à la couleur s'allie. — Ah ! la pensée
Est un peintre divin ! Que ne prend-elle un corps ?

XVI.

IL ME SOUVIENT D'UN SOIR.

IL me ſouvient d'un ſoir où, couché ſur la grève,
Je contemplais la mer, en ſa ſérénité,
Doucement haletante, ainſi qu'une beauté
Dont les flancs amoureux palpitent dans un rêve.

Ondoyant & confus, ſe ſuccédait ſans trêve
Ce murmure des flots ſi plein d'étrangeté
Qu'on dirait le ſoupir de la Terre, apporté
Des bords les plus lointains où le ſoleil ſe lève.

L'oreille ſur ton ſein, tel je ſuis, écoutant
La rythmique chanſon que fait ton cœur battant,
Cette autre mer profonde aux abords délectables.

Si calme qu'il paraiſſe, il en monte toujours
Je ne ſais quels concerts charmants & lamentables,
Et comme une rumeur de lointaines amours.

XVII.

COQUETTERIE POSTHUME.

QUAND je tiens dans mes bras l'enfant qui m'eſt fidèle,
Et que ſon cœur déborde, &, tout enamouré,
En plein bonheur, comme un oiſeau, s'eſt eſſoré :
« — Oh ! laiſſe-moi mourir à préſent ! » — me dit-elle.

— Mourir ? & tu ſouris ! Quel vœu s'eſt égaré
Comme un papillon noir, mignonne, en ta cervelle ?
Qu'en diraient ceux pour qui l'exiſtence eſt cruelle,
L'amour faux, le cœur vide, & le beau ciel muré ?

« — Ami, les jours d'ivresse ont leur lendemain triste !
Je voudrais te savoir, en mon rêve égoïste,
Inconsolable à l'heure où tu resteras seul.

Jeune & belle, aujourd'hui je mourrais si chérie !
Comprends-tu ? te charmer, même sous mon linceul,
Serait le dernier mot de ma coquetterie. »

XVIII.

LA-DESSOUS!...

QUAND la Mort (notre heure eſt écrite),
Clora ma lèvre & ſon ſecret,
Ta chère main, d'un drap diſcret
Me couvrira, ſuivant le rite.

Et je te vois, pâle, interdite,
Contempler comment apparait
Là-deſſous, ce qu'on adorait...
N'en fais rien! cette vue irrite.

Tu ſongerais qu'aux jours paſſés
Dans l'ardeur des baiſers preſſés
Je t'étreignais, effarouchée ;

Et ton cœur ne comprendrait pas
Que, te ſentant ſur moi penchée,
J'héſite à t'ouvrir mes deux bras.

XIX.

BARBARIE NOSTER ABUNDAT AMOR.

COMME un bourreau rusé qui tend à sa victime
L'embûche d'un grief aux détours captieux,
Je t'accuse, & je mets un art très-précieux
A te prendre en défaut sur ta pensée intime.

Défends-toi! n'as-tu pas ta fierté légitime,
La pâleur de ton front, les larmes de tes yeux,
Et ces bras que tu tords en attestant tes Dieux,
Et ces baisers qu'hier j'aurais payés d'un crime?

Ton tort, c'eſt mon amour ! ſans quelque orage au ciel,
Vois combien le soleil aux fleurs ſerait cruel ;
C'eſt raiſon qu'à travers l'ondée il leur ſourie.

Ainſi du cœur. Pour lui, chérir vaut torturer,
Et le mien ne s'apaiſe en ſa chère furie
Que par le doux remords de l'avoir fait pleurer.

XX.

TES YEUX.

TES yeux ont les ardeurs des midis, quand il tonne
Sur le front de l'Été superbe & châtié.
— Rêve-tu d'un délire orageux, expié
Par ces coups foudroyants dont l'ironie étonne ?

Tes yeux ont les langueurs de ces aubes d'automne
Où le soleil pâlit, dans les brumes noyé.
— Rêve-tu d'un bonheur doucement ennuyé
Dans les bras paresseux d'un amour monotone !

Tes yeux laiſſent percer, ſous leur cil velouté,
La candeur des enfants, la feinte humilité
Des eſclaves, la morgue inſolente des maîtres.

Tes yeux ont la couleur des aciers bien trempés ;
Glaives d'acier ſont-ils, qui ne diſent, les traîtres,
Ni ceux qu'ils frapperont, ni ceux qu'ils ont frappés !

XXI.

FAUSSE SORTIE.

N'ÊTRE pas l'un à l'autre, ainſi que l'ombre au corps,
En tout temps, en tout lieu, ſans fil qui ſe relâche,
Sans liens étrangers tirant le cœur, ſans tâche
A remplir ſi ce n'eſt en d'intimes accords,

Quel ſupplice! On s'épie, on ſe cherche des torts,
Le doute arrive; un mot irrite, un geſte fâche;
Puis on ſe dit qu'en ſomme on eſt fou, que c'eſt lâche
De ſouffrir, quand on peut, d'un coup, briſer ſon mors.

Auſſi s'eſt-on juré de ſe fuir — tout à l'heure !
Au bout d'une querelle où le plus méchant pleure,
On va ſe dire adieu, cette fois ſans merci.

Mais la main tient la main, l'œil plonge en l'œil farouche,
La bouche courroucée a rencontré la bouche,
Et — l'on s'aime trop bien pour ſe quitter ainſi !

XXII.

SEMETIPSIUS ARTIFEX.

DE la laideur abjecte à la pure beauté
L'échelle a des degrés dont le nombre épouvante;
Mais, fiction ſuave ou chimère énervante,
Tout, quelque part dans l'être, éclot réalité.

Magicienne unique, en ſurpriſes ſavante,
Nature! tu nous tiens par un fil enchanté!
Ce que l'homme imagine, en ſon cerveau hante,
N'eſt que le ſentiment d'une forme vivante.

J'ai peuplé ma pensée, ainsi qu'un vaste ciel,
D'enfants aux ailes d'or, d'archanges, portant glaive,
De vierges aux doux yeux, à la lèvre de miel ;

Eh ! qui me dit qu'à l'heure où le Temps clot sa trêve,
Notre âme, pour sa peine ou son bien éternel,
N'ira pas s'incarner à jamais dans son rêve ?

XXIII.

LE VICTIMAIRE.

LE ſacrificateur marque au front la géniſſe
Qu'il immole aux Deſtins, ſes ennemis anciens.
Ainſi je t'ai marquée au cœur; tu m'appartiens,
Victime de l'Amour, mon culte & mon délice!

Chair ardente, à qui plaît l'extaſe du ſupplice,
Au-devant du couteau de toi-même tu viens;
Eſprit que j'ai dompté, tu baiſes tes liens;
Mes Dieux n'auront pas eu de plus cher ſacrifice!

Ce qu'en ton corps je cherche, attentif aſſaſſin,
C'eſt l'eſſence de toi, l'âme, principe & fin ;
Mais qui ſait ? Si la Mort me livrait cette flamme,

Peut-être je voudrais d'une autre volupté :
Tourmenteur éternel, éternel tourmenté,
C'eſt ton corps que j'irais pourſuivre dans ton âme !

XXIV.

MUTA VOLUPTAS.

TU le dis, j'en conviens, je ſuis capricieux.
Ma penſée eſt à moi dans ſa fougue infinie,
Et je n'admets ſur elle aucune tyrannie,
Vînt-elle de l'amour le plus impérieux.

As-tu pris de mon cœur & pris de mon génie
Ce qu'il faut pour calmer tes déſirs curieux?
Laiſſe-moi regagner ce ciel myſtérieux
Où je fais à mon gré le nombre & l'harmonie.

Me voyant recueilli, tu me juges boudeur,
Et, tout près d'en pleurer, tu railles ma froideur;
Ah! que tu connais mal ce grave enfant qui t'aime!

Pauvre jalouse! alors que tu me crois absent,
Comme un Dieu je t'emporte en mon rêve puissant,
Et là, seul, je jouis de toi, malgré toi-même.

XXV.

NON EST HIC, RESURREXIT.

LE fossoyeur, morne, & la tête basse,
Entre en mon cœur, &, l'ayant mesuré,
Sa bêche y creuse une si large place,
Qu'un géant seul y peut être enterré ?

Trou formidable ! il en tient tout l'espace !
Couchez ici mon Amour expiré !
Ombres d'hier, le défunt qui vous chasse,
Veut dormir seul en ce lieu retiré ! »

Dans ma poitrine à jamais refermée,
Repose en paix, ô cendre bien-aimée!
Cruel penser! si j'allais m'abuser?

Si mon Amour, tandis que je le pleure,
Ressuscitait ailleurs sous un baiser?
— Tout mort s'en va; le tombeau seul demeure!

XXVI.

LASSATA, SED NON SATIATA.

(D'APRÈS UNE PENSÉE DE L. WALTHER.)

NOS grandes paſſions connaiſſent les dégoûts.
Choſe triſte à penſer, c'eſt l'âme la plus tendre
Qui les ſent mieux; un ſouffle y peut faire une cendre
Du paſſé le plus pur, des liens les plus doux.

Qu'êtes-vous donc, retours implacables, qu'engendre
La ſoif d'inaſſouvi ſi dévorante en nous?
On dirait les fureurs ſoudaines d'un jaloux
Sur l'objet convoité qu'il ne veut plus attendre.

Pour moi, je te perdrai ſans plaintes ni regrets,
Bonheur, toujours lointain, même quand de plus près
Tu raſes l'idéal de la viſée humaine ;

Privé du bien parfait que mon cœur a conçu,
J'accepte, Amour, ton legs dériſoire : — la haine,
Rage des ſens trompés & du ſonge déçu.

XXVII.

QUI SAIT?...

QUAND l'agonie a fait, d'une face vivante,
Un masque affreux, cachant aux regards du dehors
La lutte intérieure où vertus & remords
Sont aux prises parmi l'angoisse & l'épouvante;

Sait-on ce que devient, à cette heure émouvante,
L'endormeuse Raison qui nous rendait si forts?
Aux rayons absolus du grand soleil des morts,
Lève-t-elle sans peur sa lampe décevante?

A ce moment, peut-être, écrasé de clarté,
Ton amour qui pour lui voulait l'Immensité,
Invoquera la Nuit, sombre in pace *du Crime;*

Et ton âme y plongeant, sourde au plus cher appel,
Dans un suprême adieu m'enverra de l'abîme
Son cri désespéré de reproche éternel!

XXVIII.

IN SOMNO AETERNO...

L'ANGE sonnait là-haut la trompe du réveil.
La terre avait vécu ; sous l'antique poussière
Tout s'animait ; les morts, aspirant la lumière,
Deux par deux s'envolaient dans un rayon vermeil.

Cependant, le front lourd de l'angoisse dernière,
La main froissant le sein, l'œil chargé de sommeil,
Des ombres que j'aimai, pâles, sous le soleil
S'avançaient. L'une dit : « Heurtons ! c'est là sa pierre. »

Et ſoudain j'entendis un lamentable chœur
De voix criant : « Rends-moi mon cœur ! rends-moi mon cœ
Voici l'heure où chacun reprend ſa vie aux autres. »

— Femmes, ouvrez mon flanc ; fouillez-y ſans frémir,
Partagez-vous ce cœur fait de la chair des vôtres ;
Refermez bien ma tombe, & laiſſez-moi dormir !

XXIX.

LIBER ESTO.

SI tu veux être heureux, ſois libre ! — tous les fers
Ont pas été forgés ſur l'enclume bruyante ;
Il eſt des nœuds de fleurs dont l'attache attrayante
Mieux qu'entraves d'airain martyriſent les chairs.

Si fine ſoit la main qu'on te tendra ; ſi clairs
Soient les yeux qui t'ont vu rougir ; ſi ſuppliante
Soit la voix qui dira ton nom ; ſi ſouriante
Soit la bouche appelant tes baiſers les plus chers ;

Passe & fuis ! — Si ta main de force est retenue,
Coupe-la ! — Si le piége en tes yeux s'insinue,
Arrache-les ! Le membre amputé peut guérir.

Mais si ton cœur s'est pris en dépit de toi-même,
Laisse l'espoir, & fais ta prière suprême :
Condamné de l'Amour, tu n'as plus qu'à mourir !

LA CHASSE

AU BADINAGE

Ce qui est ingénieux est bien près d'être vrai.

(J. JOUBERT. — *Pensées.*)

XXX.

AU POÈTE JEAN TISSEUR.

DANS la moiſſon du Beau nos parts furent pareilles;
Mais tandis qu'à tous vents je gaſpille mon grain
Ta Muſe théſaurifé, & tu le tais en vain:
Ce n'eſt plus le ſecret des yeux, ni des oreilles.

Ami, l'Art eſt à tous! Du loyer de tes veilles,
Crois-moi, ne charge pas le douteux lendemain;
Dieu fit, pour les donner de la main à la main,
Et l'or de la penſée & le miel des abeilles.

Partage-nous ces biens qui tentent les larrons;
De grand cœur, à ce prix, nous te dispenserons
De mourir, — tolérance entre nous assez rare!

Sinon, toi mort, les tiens, tardivement contents,
Se diront ce qu'on dit au convoi d'un avare:
« Enfin, nous héritons! Certes, il était temps! »

XXXI.

LIRE M'ENNUIE.

LIRE m'ennuie ; on écrit tant !
Gros des œuvres de tout le monde,
Il n'eſt pas de ſot qui ne ponde
Son petit tome palpitant.

Je ſais trop là ce qui m'attend !
Le trait finaud, la phraſe ronde,
Et l'intariſſable faconde,
Et ſurtout le geſte important.

C'eſt un ſalon de douairières
Où la bouche fait des manières,
Où le mot n'oſerait broncher.

Bureau d'eſprit, ô livre honnête!
Vas au diable! je vais chercher
Du bon sens qui ne ſoit que bête.

XXXII.

DISTRACTION.

C'EST dit, je me mets en voyage.
Tous mes créanciers ſont payés,
Certains yeux que j'aime, eſſuyés,
Mes amis baiſés au viſage.

En route ! j'ai, dans mon bagage,
Plumes, crayons, riens variés,
Et, pour les moments ennuyés,
Mon Horace, l'ami du ſage.

La ville eſt loin ; vive les bois !
Mais, tout à coup, je m'aperçois
Qu'en mon étourderie extrême...

Qu'ai-je donc oublié là-bas ?
— Peu de choſe, oh ! rien que moi-même ;
Tant pis ! — Tant mieux ! hâtons le pas.

XXXIII.

SIMILIA SIMILIBUS...

QUAND Nature me fit, elle venait, je crois,
De mouler quelque femme à la vertu fragile ;
Elle aura sottement mêlé dans mon argile
Un peu du limon doux qui lui restait aux doigts.

Quel tort ne m'ont pas fait, près de la gent virile,
Mes entraînements fous, mes retours maladroits,
Mes caprices d'un jour, d'une heure quelquefois,
Ma pente au délicat, mon mépris de l'utile ?

Beauté! voilà pourquoi tu me tins toujours cher!
Nous avons des rapports communs d'âme & de chair,
Instinctifs souvenirs d'une étroite alliance.

Toi, voulant tout savoir; moi, sachant tout oser,
Chacun de nous dans l'autre a vu sa conscience:
Dès lors ce n'était pas la peine de ruser.

XXXIV.

PETITE LAME AIGUË ET FINE.

PETITE lame aiguë & fine
Plus riante qu'un œil d'amant,
Plus ſplendide qu'un diamant,
Plus pénétrante qu'une épine,

Que me veut ta pointe mutine?
Et pourquoi, depuis un moment,
Comme à ſon pôle tend l'aimant,
Va-t-elle ainſi vers ma poitrine?

Rentre au fourreau ; finis ce jeu ;
Pour me tenter il faut si peu !
Un rien, — ta piqûre est mortelle !

Celle que j'aime se dirait
Que je me suis tué pour elle,
Et Dieu sait comme elle en rirait !

XXXV.

L'ORATOIRE.

TON oratoire, ô repentie,
Jette à ma Foi de grands défis!
Il n'y manque ni crucifix,
Ni bonne odeur de sacristie;

Mais quelque Amour aux airs confits
Assez tendrement s'y châtie,
Et si ta chair est amortie,
Le Ciel n'en a pas les profits.

N'eſt-elle rien qu'une hypocrite,
Celle qui tient, dans l'eau bénite,
Son Démon chaſtement niché,

Et dont l'âme, abîme de feinte,
Porte, à l'extaſe du péché,
L'onction d'une choſe ſainte?

XXXVI.

ME, ME, ADSUM...

L'ÉCHARPE aux reins, Monſieur le Maire,
Le nez ſur des Codes jaunis,
Dit : « Moi, la Loi, je vous unis ;
Pour le reſte, c'eſt votre affaire. »

L'étole au cou, le prêtre auſtère,
Citant des textes infinis,
Dit : « Moi, la Foi, je vous bénis ;
Pour le ſurplus, c'eſt un myſtère. »

Or, voilà qu'au ſeuil du ſaint lieu,
Certain enfant, beau comme un Dieu,
Crie aux époux : « Quelle folie !

Vous vous êtes paſſés de moi ?
Mais moi, l'Amour, je vous délie ;
Je ne connais ni Foi, ni Loi. »

XXXVII.

SONNET D'AOUT.

L'AUBE est volcan; midi, fournaise. Août fait éclore
Comme un embrasement le baiser de l'été;
Il ruisselle des cieux, écrasante clarté;
L'horison le déchaîne, orageux météore.

Que faire, par ce temps de chaleur qui dévore?
S'étendre au cours de l'eau, dans un bois écarté,
Tandis que sur le chêne, en dôme frais voûté,
La cigale emplit l'air de sa note sonore.

Justement, au ruisseau voisin, d'un pied léger,
Voici Margot qui court, furtive, se plonger.
Si j'allais dans son bain surprendre l'étourdie ?

Non ! brûle qui voudra près d'un brasier pareil !
Je n'ai vu que ses yeux, & je tiens le soleil
Très-débonnaire, au prix de cet autre incendie.

XXXVIII.

SONNET DE DÉCEMBRE.

L'HIVER est là. L'oiseau meurt de faim;
l'homme gèle;
Passe pour l'homme encor; mais l'oiseau, c'est pitié!
Dans un bouquin rongé des rats plus qu'à moitié
J'ai lu qu'il paie aussi la faute originelle.

La bise a mangé l'air, durci le sol, lié
Les ruisseaux. — Temps propice aux heureux! La flanelle
Les couvre; au coin du feu le festin les appelle;
Mais les autres?... Sans doute ils auront mal prié!

Le ſoleil diſparaît ſous la brume glacée ;
C'eſt l'acteur des beaux jours qui, la toile baiſſée,
Prépare ſa rentrée au prochain renouveau ;

Et, tandis qu'on grelotte, il vient, par intervalle,
Regarder plaiſamment, l'œil au trou du rideau,
La grimace que fait ſon public dans la ſalle.

XXXIX.

L'ENNUI NAQUIT UN JOUR...

MON ami m'a souri ; j'ai senti ma poitrine
Tressaillir comme au bruit d'un carillon joyeux.
Mon amie a souri ; sur mon cœur anxieux
A passé je ne sais quelle étreinte chagrine.

Si mon ami parfois a des pleurs dans les yeux,
C'est ma propre douleur qu'en son sein je devine ;
Quand je vois mon amie en larmes, j'imagine
Toute peine, excepté celle qui m'atteint mieux

Lui, c'eſt un beau jour franc, devant qui tout éclate ;
Elle, une ſombre nuit, rageuſe & ſcélérate ;
La nature pour eux ne fit rien à demi.

Mais quoi ? toujours l'orage, & toujours l'accalmie !
Ne puis-je un ſeul inſtant déteſter mon ami ?
Ne puis-je, une heure entière, adorer mon amie ?

XL.

SACRA PROVIDENTIA.

DE l'eau, de l'eau, toujours de l'eau!
— Un beau temps de loir & d'ermite!
Je ſonge à vous que rien n'abrite,
Bohême & chien ſaute-ruiſſeau.

Qui n'eſt pas content? C'eſt l'oiſeau.
Devant la porte, & vite, & vite,
Sème un peu de grain, ma petite,
Et dreſſons la table au moineau.

Il vient, pépie, & te fait fête ;
Mais de ſon coin le chat le guette ;
Veux-tu fuir, méchant garnement ?

Un guet-apens, quelle impudence !
Il nous manquait cela, vraiment,
Pour imiter la Providence !

XLI.

EN LISANT PÉTRARQUE.

PAGE à page, le cœur plein de raviſſements,
De Pétrarque, hier ſoir, je liſais le poème ;
Or, un doute me vint : lorſqu'à ce point l'on aime
Se peut-il qu'on ne ſoit payé que de tourments ?

Soudain, m'apparut Laure en ſa beauté ſuprême,
Telle qu'elle eſt dépeinte en maints ſonnets charmants.
« — Laure, de grâce, au nom du ſalut des amants,
Du mot de cette énigme inſtruiſez-moi vous-même. »

« Pétrarque a-t-il de vous reçu le doux merci ?
« — Non ! ce but envié fut son moindre souci ;
Dans la femme adorée il poursuivait la Gloire. »

« — Vous, du moins, l'aimiez-vous ! » — Moins qu'on n'a dû le croire ;
En amour, c'est l'oser, non l'aveu qui nous plaît ;
Il le chantait trop bien : que ne l'a-t-il mieux fait ? »

XLII.

DANS LA BRESSE AU SOL GRIS.

DANS la Bresse au sol gris coupé d'étangs limpides,
Saint Hubert a souvent ri de me voir chasser;
Car le râle me nargue en ses crochets rapides,
Et le lièvre, bien coi, me regarde passer.

Un jour, las & fourbu, les flancs du carnier vides,
Je m'étendis à l'ombre & cessai de penser.
Deux bouleaux balançaient sur moi leurs voix timides,
Et je crus les entendre en ces mots converser :

« — Comprends-tu, disait l'un, qu'on soit assez poète
Pour venir de si loin dormir, & qu'on s'entête
A poursuivre un gibier qu'on veut ne pas tenir ? »

Et l'autre : « — Mon avis est que cet imbécile
Ennuyé de sa femme, aura quitté la ville
Pour s'ennuyer tout seul, & n'en pas convenir. »

XLIII.

CI GIT..

A minuit, s'ouvrent les tombeaux.
Les morts, au dernier coup de l'heure,
Désertant leur noire demeure,
S'en vont voisiner sans flambeaux.

Entendez-vous le vent qui pleure
Parmi les croix & les rameaux?
Non! c'est soupirs de tourtereaux,
Et bruits de lèvres qu'on effleure.

Mais l'aube a blanchi le clocher.
Alerte ! il faut vous recoucher
Sous l'épitaphe de vos pierres.

Dans le souci d'un rendez-vous,
N'allez pas vous tromper de bières,
Femmes fidèles, bons époux !

XLIV.

HOMO UNIUS LIBRI.

TEL dévot ne ſaurait, ailleurs qu'en ſon pſautier,
Epeler ſa prière. Ainſi prend-on coutume
D'un ſite où l'on revient; maint eſprit ne s'allume
Qu'à ſon heure, en ſon jour, en ſon lieu familier.

Pourrais-je vous trouver dans un autre encrier,
Sur un autre pupitre, au bout d'une autre plume,
Petits riens agaçants dont j'emplis ce volume,
Devant certain portrait qui ſemble m'épier?

Mon cœur aussi, je pense, a pris des habitudes ;
Il fait son doux souloir & ses fortes études
D'un petit livre à lui dont il tient chaque mot.

Braves gens qui riez, lisez donc dans les vôtres !
Comme on serait fervent, si, pareil au dévot,
Nul ne savait aimer dans le texte des autres.

XLV.

ARDELIO.

SOURIRE en permanence, œil remuant, teint rose,
Il est tout feu, tout flair, & tout activité;
Se croire indispensable est son infirmité:
Flexible, il s'insinue; éconduit, il s'impose.

Que n'a-t-il pas prévu? De quoi n'est-il pas cause?
Quel progrès n'a-t-il pas, lui premier, médité?
Tu ne t'en doutais pas, trop ingrate cité,
Sans lui, tout te manquait, — même quelqu'autre chose.

Ah ! l'ardent balayeur d'abus ! De près, de loin,
Il en cherche, il en trouve, il en crée au besoin ;
Et quel résisterait, écrasé d'un volume ?

Ne vous frottez pas là, gens en quête d'esprit :
Ce qu'il tient à la main, du moment qu'il écrit,
Pourrait être aussi bien un plumeau qu'une plume.

XLVI.

UN DIPLOMATE ACCOMPLI.

A le voir s'agiter, presque sans embarras,
On le croirait de chair & d'os, cet automate,
N'était le cœur absent, certaine gêne aux bras,
Et la rigidité du cou dans la cravate.

Des ressorts compliqués meuvent, de haut en bas,
La poitrine, les reins, les poumons & la rate;
Est-il complet d'ailleurs? vu sa figure ingrate,
C'est de quoi la beauté ne s'informera pas.

Il fut conſtruit à faire un peu de tout, à tendre
Un peu partout ; qu'il veuille ou monter ou deſcendre,
L'intime jeu ſe prête à des calculs très-fins.

Mais s'il parle, malheur ! Le mécaniſme louche
Trahit les trucs ſecrets, & l'on ſent que la bouche
N'eſt qu'un tube chargé d'une phraſe à deux fins.

XLVII.

NAÏVETÉ.

TU vois bien ce monſieur! c'eſt mon meilleur ami;
Pour lui, j'y ſuis toujours, toujours, entends-tu, Liſe?
Tu me réveillerais ſi j'étais endormi,
Et ſi je ſors, dis-lui la route que j'ai priſe. »

Liſe, niaiſe en tout, ne l'eſt pas à demi.
Notre homme, à peu de jours de là, prend une criſe
Et meurt ſans ſouffler mot, ce dont Liſe a gémi;
Bref, le cortége arrive; on le porte à l'égliſe.

Survient le tendre ami. « — Lise, eh! vite! ouvre-moi!
Ton maître doit m'attendre, il s'en fait une loi;
Nous rirons de bon cœur; j'ai ma soirée entière. »

Et Lise de répondre : « — Oh! qu'il sera content!
Mais, voyez le guignon, Monsieur sort à l'instant;
Courez! vous l'atteindrez, je pense, au cimetière. »

XLVIII.

NI ICI, NI LA.

LE POÈTE.

MES jours comptés sont révolus ;
Jetez, n'importe où, ma poussière ;
Toi, mon âme, sa prisonnière,
Va subir tes destins voulus.

L'AME.

Pour avoir mal fait ma prière,
Je n'irai pas chez les élus ;
L'enfer ne me veut pas non plus :
Un prince occupe ma chaudière.

LE POÈTE.

C'eſt tant pis ! car j'ai bien aimé,
Et le Diable eût été charmé
Du récit de ces folles choſes.

L'AME.

C'eſt tant pis ! car j'ai bien ſouffert,
Et les Anges m'auraient offert
Le baume de leurs lèvres roſes.

IL.

TOUT COMPTE FAIT...

OUI, tu m'aimas un an! ma fidèle mémoire
Tient date, & me ſoutient que la choſe eſt ainſi.
Par ce temps d'inconſtance & de fiévreux ſouci,
C'eſt beaucoup; un plus fat en pourrait tirer gloire.

Eſt-ce un an? permets donc: j'ai ſouvenir auſſi
De certain fait douteux qui me fut grand déboire.
Du début à ce point obſcur de notre hiſtoire,
Reſte un mois de bonheur dont je te dois merci.

Eſt-ce un mois ? à préſent j'y ſonge davantage,
Et n'aperçois vraiment que huit jours ſans partage.
Mais, au fait, ces huit jours avaient leurs nuits contre eux.

Rayons-les, & diſons : Tout compté, je demeure
Le plus favoriſé parmi tes amoureux,
Si tu m'as adoré, moi tout ſeul, preſque une heure.

L.

LA NATURE M'A RÉPONDU.

MON bonheur s'était envolé :
L'amour d'autrui m'était torture ;
Je promenais à l'aventure
Mon pauvre cœur inconsolé ;

Et je disais à la Nature :
« Mets un crêpe à ton front voilé !
Que fait là ce ciel étoilé ?
Ton sourire m'est un injure ! »

La Nature m'a répondu :
« — Nigaud ! que ton cœur éperdu
Se cherche une autre associée ;

Deux pinsons qui vont s'adorer
A leurs noces m'ont conviée :
Je n'ai pas le temps de pleurer. »

LI.

DE LINDOR A GÉRONTE.

LES contraires, dit-on, se cherchent. A ce compte,
Nous formons un contraste assez bien réussi,
Et tel, qu'en mariant la rose & le souci,
Un jardinier pourrait en créer — pour sa honte.

L'Amour a beau tenir tout âge à sa merci,
Comme en ses vers galants Anacréon le conte,
Pour moi, c'est à mon corps défendant que j'affronte
Le ridicule honneur d'être amoureux transi.

Vieillis, ou quitte-moi! je ſuis, belle maîtreſſe,
Trop mûr pour afficher au grand jour ta jeuneſſe,
Trop jaloux pour ſouffrir qu'un tiers en ait l'accès.

« — *Bon! dis-tu, c'eſt le nom d'*amant *qui t'inquiète?*
Sois mon oncle *en public!* « — *O fierté du Poète!*
De Lindor à Géronte eſt-ce deſcendre aſſez!

LII.

AU GAI PAYS DU TENDRE.

AU gai pays du Tendre eſt-il un ſeul détour
Où nous n'ayions paſſé cent fois, & davantage?
Nous nous ſommes tout dit en ce cher caquetage,
Gazouillis des oiſeaux quand ils ſe font la cour.

Nous nous ſommes tout dit, & vraiment c'eſt dommage!
Nous trouvions à ſemer, ſur les marges du jour,
Tant de gentilles fleurs, — de celles que l'amour
Fait, au jardin du cœur, éclore à ſon paſſage!

Plus un mot! ton ennui n'a d'égal que le mien;
Sur quoi va, déformais, rouler notre entretien?
Veux-tu que nous causions politique, — ou science?

Tiens! je vais te conter un petit conte bleu:
« Jadis, deux amoureux s'aimaient en conscience;
Un jour, ne s'aimant plus... » — Tu sais le reste; adieu!

L'AFFUT

AU RAISONNEMENT

Il se fait dans l'esprit une perpétuelle circulation d'insensibles raisonnements.

(J. JOUBERT. — *Pensées.*)

LIII.

LES MOUCHES D'OR.

ENFANT craintif, le ſoir, quand du long corridor
L'ombre vers moi rampait, portant la peur des choſes,
Si je fermais les yeux, ſous mes paupières cloſes
Je voyais en beaux ronds danſer les mouches d'or.

Vous qu'enfant j'évoquais à mes heures moroſes,
Homme, en mes jours d'ennui, je vous appelle encor;
Mais combien triſtement vous reprenez l'eſſor
Qui fixait ma penſée à vos métamorphoſes!

Etincelants follets, mouches d'or, n'êtes-vous
Que des esprits souffrants & changeants comme nous?
Ce qui blanchit nos fronts a-t-il noirci votre aile?

Et quand l'hiver vous glace aux ruches du cerveau,
L'une de vous, au moins, vivante y reste-t-elle,
Germe d'essaim futur pour un printemps nouveau?

LIV.

LA CÉLÉBRITÉ.

LES flancs creux, la mine affamée,
Les regards portés en avant,
Cours, mon brave petit savant,
A l'assaut de la Renommée.

On te dira : « — Pure fumée
Qui fait sécher son poursuivant !
Mieux vaut un ventre bien vivant
Qu'une mémoire bien famée. »

Ne crois pas ces dires moqueurs,
Mais ſonge aux futurs chroniqueurs
Qu'entretient ta ſainte lubie.

Grand mort! c'eſt pour eux que tu gis
Entre le chien de Montargis
Et le paſſereau de Lesbie.

LV.

ÉPHÉMÉRIDES.

A MON AMI GUSTAVE MATHIEU.

CET almanach, dont je détache
Une feuille, chaque matin,
Me dit, jour à jour, le destin
D'un grand nom laissant grande tache.

— Mort de Guillaume sous la hache...
— Mort de Pierre dans un festin...
— Mort de Paul sur une catin...
Tout cela vaut-il qu'on le sache ?

On devrait, quand un coquin dort,
Lui dénier même la mort,
En tuant jusqu'à sa mémoire.

Ce serait la leçon des rois
Qui ne daignent signer l'histoire
Qu'avec du sang au bout des doigts.

LVI.

SAPERE AUDE.

A WILLIAM BONAPARTE WIZE.

TA devise est fière, & me va;
Mais elle est, — soit dit sans offense,
Tout le rebours de la défense
Qu'à nos parents fit Jéhovah.

Sous l'arbre d'or de la science,
Eve, un jour rêvant, la trouva;
Sa faute heureuse nous sauva
De languir aux langes d'enfance.

« Raiſon peureuſe, oſe ſavoir !
Savoir eſt clé de tout pouvoir. »
Ainſi lui parlait la couleuvre.

Sur cet arbre myſtérieux,
La pomme eſt toujours mûre. — A l'œuvre !
Dérobons le ſecret des Dieux !

LVII.

PENSÉE D'OUTRE-TOMBE.

LES ſiècles ſe lèguent l'écrit,
Les cœurs ſe lèguent la penſée ;
La Vie eſt une traverſée
Où le vif du mort ſe nourrit.

L'image que l'ombre ſurprit
Se réveille en nous, mieux tracée,
Et de la forme terraſſée
Surgit, transfiguré, l'eſprit.

Ainſi du Génie ; il ne fonde
Son autorité dans le monde
Qu'à l'heure où du monde il s'enfuit,

Pareil à ce grand météore
Dont on ne voit jaillir l'aurore
Qu'à l'inſtant où ſe fait la nuit.

LVIII.

LE PLONGEUR.

A M. PROSPER BLANCHEMAIN.

CE qui se dit va quelque part,
Ce qui se pense prend des ailes ;
Et des sources, toujours nouvelles,
Ainsi s'amassent à l'écart.

Réminiscences éternelles,
C'est vous qui formez ce grand Art
Où l'esprit, comme le regard,
S'éprend des formes les plus belles.

Le poète, plongeur-juré
De l'Idéal inexploré,
Fouille sans fin ce flot splendide,

Et souvent, vaincu du travail,
Revient, chargé d'algue sordide
Qu'il a prise pour du corail.

LIX.

CES BONS AGNEAUX.

CES bons agneaux qu'on tond si bien,
(C'est mes frères que je veux dire)
Vont à la main qui les attire,
Craignent le maître, aiment le chien.

Tendre est leur cœur ; il y respire
Comme un ressouvenir ancien
Du frais pacage arcadien,
De la faunesse & du satyre.

Le malheur eſt que les plus doux
Sont ſujets à certain délire :
La couleur rouge les rends fous.

Dans ce troupeau qui ſe déchire,
Comme on fait l'affaire des loups!
(C'eſt mes pareils que je veux dire).

LX.

DANS LA RUE.

DANS la rue affairée où le matin ramène
Les damnés du labeur & le bruit de l'enfer,
A travers ces martyrs de l'âme & de la chair
Je passe, en déplorant la destinée humaine.

Ils sont là, tous, marqués au front d'un sceau de fer!
La nuit, douce aux heureux, n'a fait qu'aigrir leur peine,
Et le réveil les rend moins au jour qu'à la haine,
Ces jaloux d'aujourd'hui, ces envieux d'hier.

De ſon rêve obſeſſeur l'homme a gardé la fièvre ;
Le juron contenu qui ſoulève ſa lèvre,
A la face du ciel crache inſulte & mépris.

Sa femme, cependant, l'œil cerné, le teint blême,
Gagne des réduits noirs où, Dieu ſait à quel prix,
Le Travail affranchit ſon ventre du blaſphème.

LXI.

SUR LES QUAIS.

CE soir, le long du Rhône où brillent par milliers
Les lampes du travail aux lueurs ménagées,
J'admirais, en nombrant ces ruches étagées,
Ce qui se meut de vie au fond des ateliers.

Quels filos ouvres-tu, Nature, & quels celliers,
Pour mâter à la fois tant de faims enragées?
« — Fils de l'homme, demande aux mamelles chargées
L'ineffable secret de leurs dons journaliers. »

Mais l'amour, en eſt-il auſſi pour tout ce monde ?
— Et le fleuve chantait : « C'eſt la ſource féconde
Dont nul ne peut barrer le courant infini ! »

Et ſongeant qu'à ces eaux le plus petit s'abreuve,
J'en ai trouvé ma part meilleure, & j'ai béni,
Moi, le grand altéré, l'aumône du grand fleuve.

LXII.

A LA FEMME.

QUI, l'homme a, sur ton sexe, épuisé l'injustice!
Dans tous les droits de l'être il détient ta moitié,
Son amour te salit, tu subis sa pitié,
Et de fiel il emplit ton cœur, amer calice.

A genoux! fais saigner tes reins sous le cilice!
Accuse ton péché vainement expié!
Ton juge ne t'absout qu'en te foulant du pied:
N'es-tu pas à ses yeux le serpent de malice?

Tu les as bien voulus, ces mépris accablants!
Du méchant avorton que l'on porte en ses flancs,
Mère, on fait son égal, non son Dieu, non son maître!

Que sert-il de crier : « Maudite humanité! »
C'est depuis cinq mille ans ton refrain : — Lâcheté!
Tu pouvais empêcher l'Humanité de naître!

LXIII.

BEATI PAUPERES SPIRITU.

DANS son premier duvet, à l'heure qu'elle éclot,
Je saisirai ton âme, &, de l'aile future
J'arracherai la plume avant qu'elle soit mûre,
Et ton âme dira: « Ramper était mon lot. »

Puis, j'emprisonnerai ta raison qui murmure
Dans les étroits circuits d'un rosaire dévot,
Sous les joints d'un verset, sur le perchoir d'un mot,
Et ta raison dira: « J'en ai pour ma mesure. »

L'amour t'affranchirait? Je ferai que ton cœur,
Veuf d'aliment humain, lui-même se dévore
Dans le martyre lent de sa stérile ardeur.

Vienne l'heure où du corps le souffle s'évapore,
Et tu vas droit au ciel, bel ange de candeur,
Pur comme une colombe, — & bien plus bête encore.

LXIV.

SANS ADMIRATIONS!

AUTREFOIS, j'honorais, comme ſaints de féries,
Tous les aſſis au large & tous les haut perchés,
Et les porte-lauriers ſoutachés, panachés,
Et les ventripotents de toutes broderies.

Hélas! qu'on vous perd vite, illuſions chéries!
Du jour où je les ai, de près, vus & touchés,
Ces fantoches d'orgueil par l'habit affichés,
J'en fais état non plus que de fanges fleuries.

Pardon, mon Dieu ! j'outrage ainſi ta Majeſté ;
Dans les grands de la terre on te dit reflété,
Et c'eſt Toi que par eux on élève & décore.

Donne-moi — (le reſpect eſt un de nos beſoins)
Ou de les vénérer, ou d'admirer du moins
Ceux qui, les connaiſſant, les vénèrent encore.

LXV.

NÉANT PEUPLÉ.

L'IMMENSITÉ t'écrase, — impasse
Dont les soleils sont l'horizon ;
Regarde à tes pieds, ô Raison !
Les Cieux sont hauts, ta vue est basse.

Vois ! pour l'humble ciron qui passe,
L'univers est fait d'un gazon,
Une heure écoule une saison,
Le point lui-même est un espace.

De ces infiniment petits,
Les impalpables sont sortis,
Les invisibles vont éclore.

Le Rien se meut ; descends toujours...
« — O terreur ! dis-tu, c'est encore
L'Immensité, mais à rebours ! »

LXVI.

LA SUCCUBE.

TA langue à tout jamais doit-elle être ſcellée,
O Sort! & contre toi n'eſt-il aucun recours?
Du point noir d'où je viens au point noir où je cours
Je ſens ta force occulte à tous mes pas mêlée.

Sous les traits d'une femme elle s'eſt révélée
L'obſeſſion terrible aux réſeaux doux & lourds,
Cauchemar de mes nuits, délire de mes jours,
Qui met enfer & ciel dans mon âme affolée.

Strige aux mordants baiſers, vierge au bras careſſant,
La cruelle a mangé mon cœur, ſucé mon ſang,
Et bu juſqu'en mes yeux les larmes que je pleure.

Être ainſi n'eſt pas être. O raiſon! ſauve-moi!
Vois! je voudrais ſa mort, & je crains qu'elle meure.
— Et comment mourrait-elle, ayant ma vie en ſoi?

LXVII.

EN RÉSERVE.

GRENIER bâti ſur le haut chêne,
Cave creuſée en bon terrain,
Les fourmis y traînent leur grain,
L'écureuil y porte ſa faîne.

Car la ſaiſon froide eſt prochaine,
Et l'inſtinct dit qu'on aura faim,
Que l'épargne eſt le premier gain,
Et que mourir n'eſt pas la peine.

A ton hiver as-tu ſongé,
Cœur de fou? Qu'as-tu ménagé
Du beau tréſor des ſaiſons cloſes?

« — Quelques regrets, quelques remords. »
— Juſtement les deux ſeules choſes
Qui ne font vivre que les morts.

LXVIII.

NAUFRAGÉ CONVERTI.

NAUFRAGÉ converti, j'ai voué ma carène
Au repos de la baie ; adieu vous dis, ô mers !
Et vous, périls aimés, traîtres cieux, bords pervers
Hurlements de Charybde, appels de la syrène ! »

Ainsi je me berçais sur la plage sereine,
Lorsqu'un cri de détresse émeut soudain les airs,
Et j'aperçois, roulant parmi les flots amers,
Une pâle beauté dont la perte est certaine.

Je plonge & la saisis. Mais de ses bras si doux,
Elle a lié mon front, mes mains & mes genoux,
Et la voilà qui chante : « O gouffre ! tiens ta proie !

« Si la pitié d'un sot t'affronte en ma faveur,
Tant pis pour lui ! je suis la femme qui se noie
Par état ; je me sauve en noyant mon sauveur ! »

LXIX.

LE MAL DE VIVRE.

LE mal de vivre te désole,
Et l'invisible te meurtrit,
Mensonge effronté dans l'écrit,
Venin perfide en la parole?

Fuis ce monde, & bien loin t'isole!
Le mépris au désert fleurit,
De l'amitié le loup guérit,
De l'amour le serpent console.

T'y voilà libre & rassuré ;
Es-tu sûr d'être délivré
De toute influence chagrine ?

Crois-moi, ne fais rien à demi ;
Prends ce fer, frappe ta poitrine :
C'est là que t'attend l'ennemi !

LXX.

OBDUCTA FRONTE SENECTUS.

UN vieux cheval, je le careſſe;
N'ai-je pas ſouvent embraſſé
Mon vieux chien, perclus & caſſé?
D'où vient que je hais la vieilleſſe?

Ce qui, chez la brute, a penſé,
S'eſt-il éteint dans la faibleſſe,
Du moins l'âge, à nos yeux, lui laiſſe
Le ſceau du mérite paſſé.

L'homme, au rebours, tu ne le domptes
Que pour montrer à nud ſes hontes;
Et de nos maux tirant nos torts,

O gâteuſe de belle trame,
Tu fais, ſous les laideurs du corps,
Reſſortir les laideurs de l'âme.

LXXI.

IL NE FAUT PAS DIRE...

OUI, plains ma raiſon pervertie !
Ris de mon flanc gauche, écorché
Pour avoir ſouvent trébuché
A travers la ronce & l'ortie !

La Grâce, qui m'a peu touché,
A ton berceau fut départie,
Et ton âme, comme une hoſtie,
Luit, exempte de tout péché.

Au jardin des roſes myſtiques,
Ne marchant qu'à pas extatiques,
Tu ne peux faillir? — Qu'en ſais-tu?

Les lois du cœur ſont lettres cloſes,
Et le manteau de la Vertu
Peut s'accrocher, même à des roſes.

LXXII.

NUNC VIVENDUM.

J'AI ſouvent admiré que la pauvreté fière,
Quand le travail lui manque, & que la faim la mord,
Ne ſache pas gaiement ſe ruer à la mort
Dans un beau ſuicide en bloc, par rue entière.

Un ſonge, cette nuit, m'a fait voir que j'ai tort.
— La ville était défunte, un philtre délétère
Ayant, d'un coup, figé la vie en toute artère;
L'ordre y régnait : tel eſt un vaſte camp qui dort.

Seul vivant, un vieux pauvre à la mine affamée,
Péniblement gagnait sa borne accoutumée ;
Il murmurait : « Souffrons encor, souffrons toujours !

Que celui-là des maux à jamais se délivre
Qui craint de durer trop ! Mais moi, trancher mes jours ?
J'ai cent ans bien comptés ; à cet âge, on peut vivre. »

LXXIII.

ET SEPTIMO DIE REQUIEVIT

LES pleurs humains tombés depuis l'aube des mondes,
Réunis, formeraient de lamentables mers,
Où, comme un ouragan, sonneraient par les airs
Nos prières, nos cris, nos plaintes furibondes!

Assez pleurer! assez crier! en vain tu sondes
Le pourquoi de ton ombre en ce clair univers,
Les soleils sont muets, & sous les cieux déserts
Il faudra que toi-même à toi-même répondes.

L'Éternel dort, depuis l'œuvre des ſix grands jours ;
Les ſiècles paſſeront ſans abréger le cours
De ce repos troublé par la clameur des hommes.

La Vie étant ſa loi, même au fort du ſommeil
Il lui plut d'en garder conſcience, & nous ſommes
Le cauchemar qui tient ſa penſée en éveil.

LXXIV.

L'ÉCHAPPÉ.

A MON AMI JOSEPH BIGEAN.

QUAND tu vas, recherchant le calme & le silence
Dans quelque lieu désert que nul n'a fréquenté,
A part un loup peut-être, en vœu d'austérité,
Rien n'y vient-il troubler ta sereine indolence?

L'homme a beau, quelque jour, se croire en liberté,
S'il peut du noir souci tromper la vigilance,
Pareil au chien qui rompt son attache, il balance
Toujours un bout de corde après son cou resté.

Il se rêve affranchi; mais au moment qu'il goûte
Ton charme, ô solitude! & ton doux rajeunir,
Et qu'à ses sens blasés ton sens vivant s'ajoute,

Soudain, comme un bandit qui lui barre la route,
Se dresse à ses côtés, tout prêt à le punir,
Le sinistre geôlier du cœur: — le souvenir.

LXXV.

RISUM TENEATIS.

PLI discordant sur la lèvre suave,
Éclair de laid, le rire humain fait mal ;
Il sonne faux comme un bruit de métal,
Et fait songer à des chaines d'esclave.

C'est un défi de douleur qui se brave !
Le fou d'Abdère, en son tic jovial (*),
M'eût irrité ; mais l'autre original (**)
Valait-il mieux ? Le vrai sage est plus grave ;

(*) *Démocrite.*
(**) *Héraclite.*

D'un front que rien ne relève & n'abat,
Lèvre ſerrée ainſi qu'en un combat,
Il marche, froid, ſous le Sort inviſible.

Naître en pleurant, & vivre pour ſouffrir,
Vous qui trouvez ce deſtin-là riſible,
Vous méritez de ne jamais mourir!

LXXVI.

ABNÉGATION.

TOUTE vie, à sa suite, amène sa cohorte
De vertus sans mérite & n'ayant rien coûté.
Il en est une au moins, dupe de charité,
Qui, du ciel, toute seule, ouvrirait bien la porte :

Souffrir stoïquement, sans plainte, à son côté,
Un être qu'on déteste, — homme ou femme, n'importe !
L'ayant pour ennemi, lui faire bouche accorte,
Et, désirant sa fin, le tenir en santé.

Cette vertu fut mienne, & d'autant m'amniſtie,
Que je ſuis abſolu dans mon antipathie.
(— Renoncement complet qui n'en eſt que plus beau !)

Ai-je menti ? Réponds, vieille, dont l'épouvante
Me ſuit, depuis trente ans que tu dors au tombeau !
Morte, tu me fais mal ; — qu'était-ce donc, vivante !

LXXVII.

DEBITA JURA, VICESQUE SUPERBAE.

OU fuir, pour éviter les flèches acérées
Que décoche à ses fils la droite du Très-Fort?
Il n'est ni bouclier, ni caverne, ni fort,
Qui puisse en garantir nos poitrines navrées!

C'est pour te faire aimer, Père, que tu nous crées,
Et, sans dire pourquoi, tu nous frappes d'abord!
Droit de vie, on te hait! on te craint, Droit de mort!
Encor faut-il chanter tes louanges sacrées!

Le jour où, par-devant ton tribunal puissant,
Comparaîtront les rois souillés de notre sang,
Que vas-tu reprocher à ces héros funestes ?

« — Ah ! Seigneur ! diront-ils, calmez votre courroux ;
Le Dieu des désespoirs, des combats & des pestes,
Aurait mauvaise grâce à se plaindre de nous ! »

LXXVIII.

INCENDIE A BORD.

LE vaiſſeau va ſombrer ! Sa puiſſante membrure,
Sous la flamme en travail craque de toutes parts ;
Le pont brûle les pieds des paſſagers hagards,
Et l'horreur de la fin d'avance les torture.

Les matelots, griſés d'eau de feu, n'ont plus cure
Du ſalut général. Affolés & pillards,
On les voit s'agiter, eſcomptant les haſards
Qui doivent compliquer la suprême aventure.

Un ſiniſtre ſongeur, de noir vêtu, là-bas,
Ricane & dit : « La torche a bien ſervi mon bras !
Ils ne m'ont pas voulu pour pilote ? Vengeance !

Qu'ils meurent ! Cependant qu'obſtiné ſurvivant,
S'il te reſte une épave, ô navire La France !
Je m'y cramponnerai, plus abſolu qu'avant ! »

LXXIX.

ET PUIS?...

INGRAT! j'ai mis en toi toute ma complaisance,
Tu dormais au néant, je t'ai donné le jour.
— Et puis?... — comme on prépare un sol par le labour,
J'ai, par la Peine, ouvert ton être à l'Espérance.

— Et puis?.. — Ton sein fécond vit éclore l'amour;
Tu connus ses plaisirs aiguisés de souffrance.
— Et puis?... — Sous les excès de l'amoureuse transe,
La vertu de fatigue est venue à son tour.

— Et puis ?... — L'âge imbécile a versé dans tes veines
Sa langueur maladive avec ses sourdes gênes :
Effroi du lendemain, regret des jours enfuis.

— Et puis ?. . — Par le dégoût amer de toute chose,
J'ai disposé ton âme à la métamorphose
Qui doit jusqu'en mes bras la ramener. — Et puis ?...

LXXX.

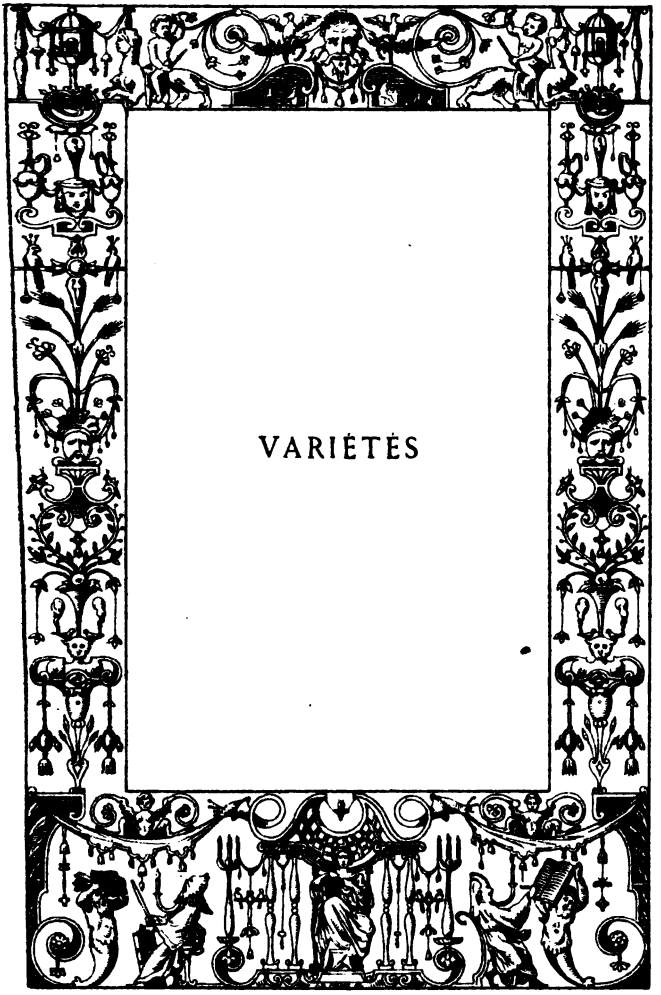
CLOTURE.

MON cœur & mon cerveau sont toujours en querelle;
L'âge en vain sur eux passe, il n'y met point l'accord;
« Trahison que l'Amour! » me dis-je, & j'aime encor;
« Mensonge que la Gloire! » & je m'occupe d'elle.

J'ai pourtant des retours de sagesse en mon for:
« Si je supprimais l'un, l'autre aurait part plus belle;
« Mais sur qui portera la réforme cruelle? »
Et le combat s'engage, & la sagesse a tort.

Ainſi, ſans rien trancher, j'entretiens ma ſouffrance,
Et, las des deux, je mets ma dernière eſpérance
Dans je ne ſais quel choc où tout aura péri.

J'attends la criſe, ainſi qu'un malade ſtoïque,
A bout d'angoiſſe, attend le remède héroïque
Qui le tue, & par qui, du moins, il meurt guéri.



VARIÉTÉS

LXXXI.

POUR LES INONDÉS.

AH ! fléaux ſur fléaux ! la meſure eſt trop pleine !
Et nous penſions : « qu'importe à nos voiſins jaloux ? »
Mais notre cri d'angoiſſe eſt allé juſqu'à vous,
Et vos cœurs ont ſaigné, frères, par notre veine.

Toi ſeule as fait la ſourde, Allemagne hautaine
Que notre ombre importune, à qui nos deuils ſont doux.
Berce avec nos ſanglots tes fils ſur tes genoux,
Et qu'ils ſachent comment nous pratiquons la haine.

Si le Rhin, quelque jour, se déchainant contre eux,
Jetait aux quatre vents leur appel douloureux,
La Pitié nous prendrait. Sans amère parole,

Mais sans lever sur toi nos regards outragés,
Nous irions gravement te tendre notre obole.
— Tu nous remercirais, & nous serions vengés.

LXXXII.

MILLE PIAGGE IN UN GIORNO...

(PÉTRARQUE.)

L'AMOUR, qui rend ailés pieds & cœur, & nous mène,
Dans son essor, vivants, jusqu'aux troisièmes cieux,
M'a fait voir, en un jour, ce que la sombre Ardenne
Cache de noirs torrents & de bords odieux.

Doux penser! j'étais seul, sans armes, dans ces lieux
Où le fier Mars, le fer en main, n'ose qu'à peine
S'aventurer, plus grave & non moins anxieux
Qu'esquif en mer flottant sans cap & sans antenne.

Au déclin de ce jour morne comme une nuit,
En ſongeant d'où je viens, & quel Dieu m'a conduit,
Je ſens naitre ma peur de mon audace même ;

Mais le riant pays & le fleuve enchanté
Sont là qui me font fête, & vers l'aſtre que j'aime,
Déjà mon cœur ſe tourne avec ſérénité.

LXXXIII.

RAPIDO FIUME CHE D'ALPESTRA VENA.

(PÉTRARQUE.)

RHONE rapide, enfant des neiges éternelles,
Qui, déchirant tes bords, avec moi nuit & jour
Descends, (car nous avons des pentes parallèles :
La Nature t'emporte où me conduit l'Amour).

En toute hâte va, ſans halte ni détour ;
Mais avant de livrer aux mers tes eaux fidèles,
Remarque bien un ſite, adorable ſéjour,
Où l'air eſt plus ſuave, où les fleurs ſont plus belles.

C'eſt là qu'eſt mon vivant & gracieux ſoleil
Qui careſſe & fleurit ton rivage vermeil.
Peut-être (ô quel eſpoir!) mon retard la déſole;

Baiſe ſon pied mignon, baiſe ſa blanche main,
Et dis-lui : « Le baiſer tient lieu de la parole;
L'âme a pris les devants, le corps eſt en chemin. »

LXXXIV.

AUX POÈTES

DE LA

GUIRLANDE DES MARGUERITES.

TOUTE nuit porte en ſoi des promeſſes d'aurore;
Tout ſiècle en fleur contient le ſiècle enſeveli;
La lumière eſt ſous l'ombre, & le bruit ſous l'oubli;
Mais quel magicien les forcera d'éclore?

De ce rôle ſacré le poète s'honore:
Il ſait tirer d'un front que la mort a pâli,
L'horoſcope de vie, inſcrit ſur chaque pli.
Frères, vous l'avez fait! — Vous faites mieux encore:

En renouant les fils qui tiennent enlacés
Les amours de notre âge à ceux des temps passés,
Vous dotez les aïeux de jeunesse éternelle ;

Leur tombe, grâce à vous, n'a plus rien de hideux;
Vous la parez de fleurs, & la rendez si belle,
Que vous donnez le goût d'y dormir auprès d'eux.

24 décembre 1865.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

I. Avis au Lecteur. 3
II. Ouverture. 5

LA BATTUE AU SENTIMENT.

III. Le Sphinx. 9
IV. Trop tard. 11
V. Philémon & Baucis 13
VI. Les affifes de l'âme. 15
VII. Verba volant. 17
VIII. Contre fortune 19
IX. Page intime. 21
X. Plaifir mêlé. 23

Pages.

XI. Sur le beau lac 25
XII. La route où vont tes pas. 27
XIII. Par un de ces matins. 29
XIV. Duo d'oiseaux. 31
XV. Je voudrais conserver ses traits 33
XVI. Il me souvient d'un soir. 35
XVII. Coquetterie posthume. 37
XVIII. Là-dessous !... 39
XIX. Barbarie nostra abundat amor. 41
XX. Tes yeux 43
XXI. Fausse sortie 45
XXII. Semetipsius artifex. 47
XXIII. Le Victimaire. 49
XXIV. Muta voluptas. 51
XXV. Non est hic, resurrexit. 53
XXVI. Lassata, sed non satiata. 55
XXVII. Qui sait? 57
XXVIII. In somno æterno..... 59
XXIX. Liber esto. 61

LA CHASSE AU BADINAGE.

XXX. Au poète Jean Tisseur 65
XXXI. Lire m'ennuie. 67
XXXII. Distraction. 69
XXXIII. Similia similibus... 71
XXXIV. Petite lame aiguë & fine. 73
XXXV. L'Oratoire. 75
XXXVI. Me, me, adsum... 77

		Pages.
XXXVII.	Sonnet d'août.	79
XXXVIII.	Sonnet de décembre	81
XXXIX.	L'ennui naquit un jour...	83
XL.	Sacra Providentia.	85
XLI.	En lisant Pétrarque.	87
XLII.	Dans la Bresse au sol gris.	89
XLIII.	Ci-gît	91
XLIV.	Homo unius libri.	93
XLV.	Ardelio.	95
XLVI.	Un diplomate accompli.	97
XLVII.	Naïveté.	99
XLVIII.	Ni ici, ni là.	101
XLIX.	Tout compte fait.	103
L.	La nature m'a répondu.	105
LI.	De Lindor à Géronte.	107
LII.	Au gai pays du Tendre.	109

L'AFFUT AU RAISONNEMENT.

LIII.	Les Mouches d'or.	113
LIV.	La Célébrité	115
LV.	Ephémérides.	117
LVI.	Sapere aude.	119
LVII.	Pensée d'outre-tombe	121
LVIII.	Le Plongeur	123
LIX.	Ces bons agneaux	125
LX.	Dans la rue	127
LXI.	Sur les quais.	129
LXII.	A la femme	131

Pages.
LXIII. Beati pauperes ſpiritu. 133
LXIV. Sans admirations. 135
LXV. Néant peuplé. 137
LXVI. La Succube 139
LXVII. En réſerve. 141
LXVIII. Naufragé converti. 143
LXIX. Le Mal de vivre 145
LXX. Obducta fronte ſenectus. 147
LXXI. Il ne faut pas dire... 149
LXXII. Nunc vivendum 151
LXXIII. Et ſeptimo die requievit. 153
LXXIV. L'Echappé. 155
LXXV. Riſum teneatis. 157
LXXVI. Abnégation. 159
LXXVII. Debita jura, viceſque ſuperbæ. 161
LXXVIII. Incendie à bord. 163
LXXIX. Et puis? 165
LXXX. Clôture. 167

VARIÉTÉS.

LXXXI. Pour les inondés. 171
LXXXII. Mille piagge in un giorno 173
LXXXIII. Rapido fiume. 175
LXXXIV. Aux poètes de la *Guirlande des Marguerites*. . 177

JUIN 2 1921

S. IOANNES
IN ERAT
PRIN VER
CIPIO BVM

7007 **SOULARY** (Joséphin). La Chasse aux Mouches d'Or. *Lyon, Scheuring,* 1876, pet. in-8, br., couv., n. c. *Edit. orig.* Exempl. sur Hollande. 16 fr.

1484